

Cet exemple fait voir avec une netteté particulière comment ces tentatives conduisent littéralement à la désorganisation du mouvement ouvrier de ce pays, à l'implantation de sections « communistes » matériellement faibles, et à leur entretien en puisant dans les ressources conquises par les masses ouvrières russes, ressources qu'elles ont payées de leur sang et de leurs sacrifices, mais dont elles ne peuvent jouir dans les conditions actuelles.

En fait il se crée des ramassis de valets petits-bourgeois qui, soutenus par l'or russe, se font passer pour le prolétariat, et comme étant les représentants dans l'I. C. des « ouvriers révolutionnaires ».

Les méthodes par lesquelles l'I. C. tente de conquérir les masses ouvrières occidentales sont évidemment sans espoir. Non seulement elles ne nous rapprochent pas des masses du prolétariat international organisé, mais au contraire nous en séparent.

En présence de ces échecs, les dirigeants de l'I. C., en la personne des dirigeants de notre Parti, cherchent des soutiens à notre politique en dehors de ces masses ; ils annoncent, par exemple, que les farmers américains sont plus révolutionnaires que les masses ouvrières organisées d'Amérique.

De là, il est naturel de faire un pas de plus vers ces farmers. Ils apparaîtront alors précisément comme l'unique base du « communisme » sur laquelle doit porter toute l'activité des communistes américains. Des tentatives analogues se font dans tous les autres pays d'Europe. Elles témoignent de ce que la politique de l'I. C., sous la direction des dirigeants de notre Parti, comme conséquence de l'échec subi dans les masses prolétariennes, est pénétrée de tendances l'entraînant vers des classes propriétaires petites-bourgeoises. Celles-ci sont de plus en plus souvent opposées aux associations de la classe ouvrière, comme étant capables d'accomplir le bouleversement socialiste, et auxquelles il ne manquerait qu'une direction organisée.

Si on leur en fournit une sous la forme des P. C., ils seront les premiers à réaliser ce bouleversement. Voilà le défaut essentiel de toute notre politique internationale.

Ce défaut explique qu'on dénigre et discrédite systématiquement les unions prolétariennes de classe de l'Europe occidentale n'adoptant pas encore les mots d'ordre communistes. Ce dénigrement est désastreux pour la cause de la révolution socialiste réelle.

Notre appréciation des partis socialistes de l'Europe occidentale diffère profondément de celle de nos dirigeants.

Tous les cadres directeurs de ces partis sont considérés par eux comme composés de traîtres, renégats, serviteurs de la bourgeoisie, etc., etc... Cela se rapporte aussi bien au parti social-démocrate allemand qu'aux autres.

Ce seul fait suffit à nous faire répudier cette façon de caractériser ces cadres, puisqu'elle n'explique rien, et à nous faire douter que ce soit précisément eux la cause essentielle de ce que la bourgeoisie continue à régner encore en Europe occidentale. Cette explication n'est visiblement

pas marxiste ; elle nous amène à une situation sans issue.

Une pareille interprétation de la domination bourgeoise ne laisse aucune lueur d'espoir ; si précisément les cadres les plus conscients, les plus organisés, les plus disciplinés de la classe ouvrière, où les sphères dirigeantes des Partis socialistes se recrutent, sont des traîtres, des renégats, etc., etc., où sont alors ceux qui représentent vraiment la révolution socialiste ?

En réalité, les grandes masses prolétariennes de l'Europe occidentale non seulement ne voient pas que ces éléments trahissent les intérêts de la classe ouvrière, mais au contraire les considèrent comme étant les militants les plus dévoués à leurs intérêts.

C'est pour cette raison que les social-démocrates sont encore si forts et si puissants. C'est justement pour cela qu'ils jouissent encore d'une confiance aussi profonde de la part des masses du prolétariat.

Justement, l'analyse marxiste explique facilement pourquoi les grandes masses ouvrières apprécient ainsi ces partis et leurs chefs. Toute la solidité des liens qui les unissent à ces masses, toute la confiance profonde dont ils jouissent auprès de celles-ci s'expliquent par le fait que les chefs social-démocrates n'opposent jamais les besoins quotidiens des ouvriers et les revendications partielles des diverses catégories existant parmi ceux-ci, à l'intérêt de la révolution. Au contraire, ils estiment que celui-ci revient surtout à satisfaire les besoins quotidiens des masses ouvrières.

Parfois ils considèrent comme une véritable révolution le fait de résoudre avantageusement les problèmes touchant aux besoins immédiats des ouvriers, que ce soit sous forme de réduction de durée de la journée de travail, d'augmentation de salaire, du rôle joué dans l'Etat et les municipalités. Or le prolétariat international ayant quantité de besoins, il n'y a rien de merveilleux à ce qu'il confie la direction de sa lutte, précisément à ceux qui ne lui apportent pas de belles inventions présentées comme vues d'avenir, mais le défendent savamment contre les maux de tous les jours.

Voilà la base sur laquelle s'est formée la solidité diabolique des liens existant entre les partis socialistes de l'Europe occidentale et la classe ouvrière de leurs pays, solidité que nous pouvons constater jusqu'à présent malgré la conduite parfois vraiment criminelle des dirigeants de ces partis aux moments les plus importants de la lutte des masses.

En prenant cette appréciation du rôle des partis socialistes et de leurs chefs comme point de départ, nous disons que l'I. C. pour conquérir les masses ouvrières de l'Europe Occidentale n'a pas besoin de discréditer constamment les associations de classe des prolétaires et leurs dirigeants en les traitant de renégats, traîtres, etc. ; ce n'est pas ainsi qu'on y arrivera ; il faut pour cela prendre patience et savoir défendre précisément les revendications immédiates des masses ouvrières, pour d'autant mieux leur divulguer combien sont illusoires les suppositions faisant croire que la satisfaction de pareilles revendi-